



Cybercondrie

Patrick Autréaux

DANS **LIBRES CAHIERS POUR LA PSYCHANALYSE 2013/2 N° 28**, PAGES 137 À 142
ÉDITIONS **IN PRESS**

ISSN 1625-7480

ISBN 9782848352671

DOI 10.3917/lcpp.028.0137

Date de mise en ligne : 17/03/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2013-2-page-137?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Cybercondrie

PATRICK AUTRÉAUX

À Jean Désy

J'AURAIS DÛ M'EN DOUTER.
Quand la nuit est mauvaise, empesée par des rêves qu'on a oubliés, quand on se sent plein de douleurs et raidi, qu'on a trempé les draps de sueur, alors on devrait le savoir : quelque chose de grave est advenu. Songez à Grégoire Samsa, lorsqu'il s'est réveillé changé en vermine, il y a tout juste cent ans. On devrait se le rappeler.

Comme tous les matins, après avoir consulté mes emails, j'ai un peu fureté sur le web. C'était le 1^{er} décembre 2012. Il ne restait que trois semaines avant la fin du monde.

Je traversais une période sombre, mon roman s'enlisait ; j'oscillais entre des impressions d'ordure et de pureté, de capotage et de victoire ; et ce matin-là, pensant à ce qui allait survenir bientôt, je me suis demandé une fois de plus pourquoi je m'étais entiché de cette activité, au fond si vaine. Pourquoi écrire ? Voilà bien une question que je sais ne pas devoir me poser, mais elle était là, croassant et le bec dur. J'essayais de l'ignorer.

Quelques titres accrocheurs m'avaient dirigé vers les sites de *Elle*, *Gentside*, *Yahoo*, *Slate* et celui du *Monde* aussi, dont un article me fit

froid dans le dos : 2012, *l'année des extrêmes climatiques, selon l'ONU*. Et nous qui nous attendions à la fin de la société, à l'effondrement des valeurs, des structures anthropologiques même ! N'allait-on pas permettre aux homosexuels de se marier, voire se généraliser l'inceste, brouiller la filiation, à force de castrer les pères, et naufrager le fondement du Code civil ? Et puis, le Qatar n'investissait-il pas dans les banlieues, l'art, la télévision et jusqu'au PSG ? Un des grands écrivains français, chantre de l'Occident moribond, n'avait-il pas dû, sous la pression de la hargne médiatique, quitter le comité de lecture Gallimard ? Les signes avant-coureurs n'avaient pas manqué cette année.

L'article signalait que des perturbations météorologiques inhabituelles s'étaient produites en 2012, en particulier dans l'hémisphère nord, entraînant des records de chaleur, une fonte exceptionnelle de la banquise arctique et des froids jamais enregistrés. L'information émanait de l'Organisation météorologique mondiale. Du sérieux, donc. On apprenait aussi que le niveau des mers augmentait plus vite que l'ONU ne le prévoyait. Une énième conférence sur le réchauffement climatique peinait à trouver un accord sur une seconde période du protocole de Kyoto. La première expirait justement fin décembre. Serions-nous encore là ?

C'est alors que d'autres articles lus ces derniers jours me sont revenus en mémoire.

Des études sur quinze ans confirmaient que la qualité du sperme humain baissait, on constatait une réduction du nombre de spermatozoïdes et l'augmentation du taux d'anomalies des cellules germinales, l'infertilité masculine croissait. On venait de découvrir dans le Midi que des silures, genre de poissons-chats, introduits il y a quelques années depuis le bassin du Danube, s'étaient mis à chasser des pigeons ; ils avaient changé leur rythme nyctéméral, délaissé leurs proies traditionnelles et ainsi déséquilibré l'écosystème de nombreux cours d'eau. Les scientifiques prévenaient aussi que les grands arbres de la planète étaient en train de disparaître, la nidification des oiseaux du monde s'en trouvait menacée ; les batraciens d'Amérique étaient en danger, des parasites fongiques en avaient tué une grande moitié ; les réserves halieutiques s'épuisaient ; les déchets industriels envahissaient le fond des océans polaires ; des langunes disparaissaient ; les peuples

d'Amazonie s'éteignaient ; les Han acculturaient le Tibet ; la Sibérie recérait, à l'abandon, des dépôts de pesticides et de déchets nucléaires ; les Inuits se suicidaient ; les Apaches mouraient de diabète ou de méchantes cuites. Sans parler des glaciers qui reculaient, de la banquise qui s'amenuisait, des rayons cosmiques qui pulvérisaient peu à peu le bouclier atmosphérique.

Tout convergeait à l'évidence. Qui le niait d'ailleurs ? Les preuves pouvaient être rassemblées facilement, il suffisait de surfer un peu, même pas de fouiner longtemps. On sentait passer sur soi le froid et le chaud – de partout.

Tout me faisait mal. J'en étais malade. Ce que je sentais, c'était cela : une drôle de fin du monde. J'étais si sensible aux maux de la Terre que j'étais tout Elle en un de ses morceaux. Terrifiant, mais d'une logique criante : la nuit dernière, j'étais devenu la Terre.

Il y a déjà des décennies que James Lovelock, scientifique farfelu ou très sérieux, selon l'inclination de ses collègues, a formalisé son hypothèse selon laquelle la Terre serait un organisme vivant, Gaïa, qui se devait d'être considéré dans sa totalité. Et toujours au fait des théories en vogue, Isaac Asimov, le visionnaire, répètent à l'envi les amateurs de science-fiction, n'a-t-il pas achevé son cycle *Fondation* par l'hypothèse d'un plan général, de type Gaïa, où l'Univers parviendrait à son accomplissement lorsque les êtres seraient reliés en tout, à tout ? Immense corps pour le meilleur et le pire.

N'est-ce pas ce qui m'arrivait à force de regarder le web ? Ce changement que j'éprouvais depuis quelque temps n'était-il pas le symptôme d'une maladie, qui touchait la biosphère, l'économie, la société et la morale... et moi par conséquent ?

Je n'arrivais pas à me détourner de l'écran. Je savais que j'aurais dû aller me promener près de la rivière ou répondre à un de mes amis, qui avait écrit la veille. Il s'était installé dans le grand Nord et travaillait dans un hôpital en territoire inuit. Accompagnaient son courrier la photo d'une hermine, trouvée la veille dans un piège, et celle d'une martre capturée près de sa cabane. Je l'enviais. Est-ce que j'allais savoir profiter des derniers jours du monde ? Et même si tout n'était qu'une apocalypse de plus, la 183^e annoncée, avais-je lu, même si ça ne se terminait pas si tôt,

est-ce que nous n'étions pas déjà réchauffés, irradiés, pollués pour cent mille ans, foutus sans doute ?

Rien ne me calmerait. Je le savais. Sinon de polir quelques phrases de mon roman, les coiffer ou les équarrir au besoin. Surtout ne plus errer sur le web.

Je n'en faisais rien. Je surfais, incapable de me refréner : en fait, j'étais tenté de lancer une recherche toute particulière.

Cette nuit, je m'étais réveillé en nage. Je savais ce que ça pouvait signifier : récidence de lymphome.

Celui-ci, je n'en avais plus entendu parler depuis longtemps. Je me croyais ailleurs – apparemment pas si loin que ça. Inutile de s'affoler : ce n'étaient pas les sueurs profuses des maladies hématologiques, peut-être le chauffage était-il trop élevé.

On pouvait faire une autre hypothèse, nouvelle, folle et évidente : le signe que j'étais bien un point ultrasensible de la vie mondialisée et connectée, et donc en mon être profond le monde raccourci, moi guéri mais malade enfiévré.

Heureusement, un je-ne-sais-quoi de raisonnable me rappelait cette polémique au sujet des perches du Nil dans le lac Victoria. Un cousin, spécialisé en ichtyologie, m'avait expliqué que la désertification du lac, catastrophe écologique provoquée par l'introduction de la perche, avait aussi entraîné la formation de niches, où se préservait en partie la biodiversité. De cet espoir, incertain, on ne parlait pas. On craignait la rupture de l'ordre présent, mais on comprenait mal la dynamique imprévue des déséquilibres. Après tout, certains survivraient. Cela m'apaisait-il ? Je ne sais. Je pensais à la théorie de l'évolution et aux îles Galápagos, et à ce lymphome dont le souvenir menaçait soudain. Ça titillait : et si je me risquais à consulter quelques forums sur les « sueurs » et « lymphome » ? Non ! Pas question de lancer non plus « suicide » et « inuit ». J'aurais eu trop de peine. Des articles lus la veille seraient revenus étaler cette immense flaque à la surface du globe : le sida faisait encore des ravages, le paludisme aussi et la Chine était obèse.

La journée était vraiment très mal partie. Impossible de travailler. Trois semaines d'ici la fin du monde, et je ne faisais rien. Est-ce qu'on allait être contraint de se regarder mourir ?

Quelle heure était-il ? J'avais eu du mal à me lever, l'après-midi avait filé. La nuit tombait, tôt à cette saison.

J'entendis alors des oies sauvages passer au-dessus de la maison. Migration tardive. Le climat se réchauffait, oui. La neige arriverait malgré tout sur la Nouvelle-Angleterre. Les oiseaux venaient du Nord, où mon ami soignait des hommes des bois, il aurait beaucoup d'histoires à me raconter, et je pensais à ces oies brunes et au cou noir, à leurs fientes semées le long de la rivière près de chez moi, à l'envie que j'avais eue plus d'une fois de tordre le cou à une ou deux, pour la faire rôtir. Elles cinglaient haut dans le ciel, en pointe de flèche, direction sud-ouest, je ne sais où. J'aurais aimé être changé en marmouset et enlevé comme Nils Holgersson ; à califourchon sur leur dos, je me serais sauvé de ce monde mal en point, ainsi soumis aux lois immuables, ou presque, de la migration, comme ces bêtes, sans penser, sans savoir, heureuse ignorance, impeccable et savante – impossible.

Leur cri était lointain. J'en avais assez du web.

Le *New York Times* était sur la table, Benjamin l'avait oublié. En première page, on voyait un photomontage de la statue de la Liberté submergée et l'article s'interrogeait sur ce temps proche où les eaux auraient tant monté que New York serait noyé.

Le ciel était d'un rouge presque noir. Mon cœur battait bizarrement, j'avais chaud. Boire une vodka n'aurait pas servi à effacer tous ces signes d'un monde dangereusement atteint. Quelque part en moi, des cellules se cancérisaient peut-être. Encore ce foutu lymphome. Et pourtant on ne mourrait pas que de ça : dans trois semaines, les Mayas auraient raison de nous. Et d'ailleurs, les oies de tout à l'heure n'annonçaient-elles pas que vraiment c'était la fin, que vraiment, cette fois, elles partaient pour de bon et sans retour, puisqu'elles migraient là où ça se terminerait aussi ? Pas d'échappatoire, pas d'asile. Il fallait pourtant un peu de réconfort. Je retournai vers mon bureau. Pour achever ne serait-ce qu'une seule phrase.

À ce moment-là, d'autres bernaches survolèrent la maison. Les unes après les autres, les colonies d'oiseaux s'enfuyaient. Je n'allumai ni la lumière, ni l'ordinateur.

Le cri des oies me transperçait.

J'eus la vision d'un couteau sacrificiel. Les dieux pourraient-ils s'en contenter ?

Elles m'arrachaient le cœur, mais, voulais-je soudain croire, pour le mettre à l'abri.

Patrick Autréaux
Écrivain, Paris, Boston.